Patrick BAUDRY, *La ville, une impression sociale*

Belval, Circé, coll. L'Art de ne pas, 2012, 120 p.

Alexandre Eyries

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8588>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.8588

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 août 2013

Pagination : 468-470

ISBN : 978-2-8143-0162-7

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Alexandre Eyries, « Patrick BAUDRY, *La ville, une impression sociale* », *Questions de communication* [En ligne], 23 | 2013, mis en ligne le 30 septembre 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8588> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8588>

l'Organisation armée secrète (OAS). Toutefois, plusieurs phases se distinguent. Une première qualifiée de « contre-terroriste » (p. 201) qui constitue la période d'apprentissage de la violence ; une seconde, « partisane » (p. 203), liée au Front national français fondé en novembre 1958 ; une dernière, la phase « clandestine et terroriste » (p. 205).

Ensuite, Édouard Lynch (pp. 155-168) s'intéresse à la violence paysanne entre 1930 et 1970. La violence est largement employée par les paysans tout au long du ^{xx}e siècle et émane, en règle générale, des organisations de travailleurs (ouvriers et agricoles). Cependant, les années 30 semblent marquées par l'émergence d'une violence plus politique liée au dorgérisme. Dans les années 50, la violence paysanne est alternativement déclenchée par les organisations d'extrême gauche et d'extrême droite. Les années 60 sont le point de départ d'une nouvelle phase de mobilisation paysanne caractérisée par l'apparition de nouveaux leaders syndicaux et par la généralisation d'activités localisées au détriment des grandes manifestations régionales, ce qui implique un recours croissant à la violence.

Néanmoins, en matière de violence militante, au cours des années 60, François Audigier (pp. 169-192) observe une décrue nette et rapide à l'échelle nationale, qui s'explique par la conjonction de plusieurs facteurs : mise à l'écart des courants traditionnellement les plus violents (communistes et nationalistes), adaptation de la réponse policière aux violences politiques, évolution des modes de communication politique. Les gaullistes au pouvoir ont joué un rôle dans cette évolution, notamment par la formation, à la fin de 1959, du Service d'action civique (SAC) qui se professionnalise dans le maintien de l'ordre tout au long des années 60.

Dans les années 70, la lutte antinucléaire apporte de nouveaux éléments. Alexis Vrignon (pp. 207-221) explique que cette contestation est à l'origine de nombreuses violences et que celles-ci semblent largement tolérées par les tenants de l'écologie politique, courant alors en construction. Toutefois, après la manifestation de Malville le 31 juillet 1977, qui fait un mort parmi les manifestants, il semble que le seuil de la violence acceptable s'abaisse. Cette date représente un moment charnière pour l'écologie politique qui choisit désormais d'investir le mouvement social et de participer aux élections.

Les caractéristiques de la violence militante semblent toujours liées aux organisations qui l'emploient. Néanmoins, il est une forme de violence que l'on retrouve d'un bout à l'autre de l'échiquier politique et

sur toute la période envisagée. Il s'agit de la violence verbale étudiée par Jean El Gammal (pp. 223-236). Pourtant, cette dernière se place dans un registre différent car elle est souvent le fait des intellectuels à la tête des partis ou des organisations. La base militante, actrice privilégiée des violences, est moins familière des figures de style rhétoriques.

Finalement, l'ouvrage témoigne du caractère persistant de la violence militante en France des années 20 aux années 70. Évidemment, les organisations d'extrême droite et d'extrême gauche sont au cœur de la problématique, mais il est intéressant de souligner qu'elles ne sont pas seules. Les pratiques violentes ont pu représenter une forme d'engagement ultime en faveur de ses convictions d'un bout à l'autre de l'échiquier politique. Lorsqu'il s'agit de violence militante, une question traverse tous les débats, à savoir celle de la légitimité de la lutte. Les militants, les membres des services d'ordre, les policiers, les dirigeants des organisations, tous placent l'idée de combat légitime au cœur de leurs arguments. On en revient donc toujours à cette question : peut-on sortir de la légalité pour défendre une cause jugée légitime ?

Anne-Catherine Schmidt-Trimborn

CRULH, université de Lorraine, F-54000

anne-cath.schmidt@hotmail.fr

Patrick BAUDRY, *La ville, une impression sociale*.

Belval, Circé, coll. L'Art de ne pas, 2012, 120 p.

L'ouvrage de Patrick Baudry, professeur de sociologie à l'université Michel de Montaigne Bordeaux 3, met en parallèle corps humain et corps urbain dans une dynamique permanente de saisie/dessaisie. L'auteur remémore que l'intérêt collectif excessif pour le lieu cache, le plus souvent, une méconnaissance de celui-ci, une impossibilité à le saisir dans son essence même : « Le coin, le lieu, le recoin, la racine, le chez soi, l'entre-nous, l'entre soi, tout cela m'horripile. L'art du hors lieu consiste à faire du lieu un endroit dont on ne sait quoi faire » (p. 9). À force d'utilisation massive, la catégorie conceptuelle du lieu s'est, peu à peu, dépossédée de sa substance. En outre, elle est devenue un *topos* (au sens étymologique du terme), un « lieu commun », un passage obligé qu'on se sent sommé de convoquer dès lors qu'on s'aventure à parler de la ville.

Contre les injonctions contradictoires qui rattachent à un lieu tout autant qu'elles en éloignent, le sociologue invite à pratiquer un art de vivre moins en ville que *la* ville. Dessinant les contours d'une manière inhabituelle d'appréhender le tissu urbain, Patrick Baudry affirme

avec force que « dans le registre le plus rigoureux *a priori*, comment ne pas entrevoir qu'il n'y a de science qu'en art de débloquent ? Mettre du milieu, du hors lieu surtout, là où il faudrait un début » (p. 11). Appellant à refonder la sociologie urbaine, il propose de réapprendre à voir la ville sous un angle inédit et, pour cela, recommande de cesser de jauger tous les événements de l'aune du concept de lieu, mais plutôt de repartir d'une *tabula rasa* (« table rase »), le « hors lieu » (emprunté au philosophe Emmanuel Levinas), pour recommencer à voir avec un œil neuf.

Le livre conte les situations hésitantes et néanmoins précises où l'individu, le corps, l'image et la ville sont en interaction et en interconnexion constantes. Plus loin, l'auteur précise la visée qui sous-tend l'ouvrage : « La situation de soi, c'est-à-dire la pratique, est inséparable de l'image. D'où la nécessité d'une mémoire décosuée d'une histoire linéaire. L'intrication de l'image et de la pratique, cette réalité non pas nécessairement nouvelle mais qui s'intensifie aujourd'hui, peut nous aider à comprendre ce que deviennent l'identité jouée et la scène urbaine. Elles aussi dans une interaction » (p. 12). Sur la scène urbaine circule une multiplicité d'identités qui évoluent en profondeur en fonction des situations de la vie quotidienne qui les mobilisent et les mettent en œuvre. Patrick Baudry appelle à pratiquer le décentrement, le déplacement et le changement d'angle et de focale pour percevoir différemment les lieux, les choses et les individus.

En définitive, le sociologue donne une initiation à la liberté en affirmant que « ce sont les enfants qui ont toujours à se débrouiller dans un monde d'héritage, dont, par bonheur, ils peuvent parfois s'inventer libres : inventant leurs racines, en fabriquant ici et ailleurs, brouillant la fixation au lieu par des jeux d'espacements, auxquels il n'est pas nécessaire de croire » (p. 13). C'est en refusant les héritages, les filiations, les exhortations qu'on peut repenser son attachement à un lieu spécifique et même en brouiller les frontières, en estomper les cartographies. Brouiller la fixation au lieu, se déclarer originaire d'un lieu choisi plutôt qu'imposé, voulu plutôt que subi, c'est là toute la leçon de l'ouvrage qui pose comme principe que l'absence de croyance est le fondement : « Nous sommes toutes et tous d'origine étrangère. Hors de nous-mêmes. Ou bien nous ne ferions que répéter ce que nous devrions être » (*ibid.*). C'est pour échapper à la force de reproduction sociale qui assigne une identité et un lieu de naissance qu'il faut en passer par une translation qui permet de percevoir l'étrangeté endémique qu'on recèle au fond de soi. Échapper à la logique, fuir les voies tracées d'avance pour creuser

soi-même son propre sillon, telle est l'alternative offerte par le livre qui s'attache à construire « un art de ne pas être soi, d'échapper à la logique » (*ibid.*).

Dans la première partie de l'ouvrage, intitulée « L'urbain le hors lieu » (pp. 15-35), Patrick Baudry (p. 15) s'attache à définir l'urbain qui « est un mot qui sonne mal et [que] l'on ne songerait pas à [...] utiliser pour parler de la ville où l'on habite ». Mentionnant le malaise qui saisit lorsqu'il faut dire d'où on vient ou préciser où on habite, il montre qu'un automatisme largement répandu fait parler de Paris, de Rio ou de Bordeaux, et donc de sous-entendre « qu'il s'agit, chaque fois, d'une ville » (*ibid.*), ou d'une simple extension de la superficie de la ville. D'ailleurs, on parle volontiers d'agglomération urbaine, de périphéries urbaines ou encore de péri-urbain mais toutes ces appellations ne font que renforcer l'idée que la ville en elle-même suppose une clôture tandis que la méthode sociologique proposée par Patrick Baudry ne peut concevoir l'urbain que comme ouverture des frontières, comme un au-delà de l'espace clos de la ville.

Avec le concept d'urbain, « le privé et le public s'entremêlent. [...] Les limitations du dedans et du dehors n'ont plus force d'autorité. En effet, on ne sait plus ce qui relève du maintenant et du possible. L'avenir devient l'à-venir dans une immédiateté qui déconcerte et qui peut sembler fautive. En effet, le faux et le vrai semblent se mêler. La ville distingue, tandis que l'urbain métisse et superpose » (p. 17). C'est dans ce métissage que le concept d'urbain s'épanouit le mieux puisqu'il s'accompagne d'un important brassage identitaire, interpersonnel et interculturel. Dans l'urbain, ce qui importe au sociologue, ce n'est pas tant son concept, son intelligence que son inexactitude, parce qu'il permet de battre en brèche un certain esprit de sérieux qui est de mise lorsqu'on traite de la ville et qui est globalement celui qui préside à toutes les politiques d'aménagement du territoire urbain depuis de nombreuses années. En effet, ces politiques sont indissociables de l'idée d'intégration : « on voudrait visser la ville à la ville, à son identité, à sa fixité, à son unité. Or un quartier n'est pas seulement "intégré" à une ville. [...] La banlieue dévisse la ville » (p. 27).

La ville telle que la pense Patrick Baudry n'est pas seulement un territoire intégré dans un autre plus grand (département, région) et subdivisé en parties plus ou moins égales (les quartiers, faubourgs ou arrondissements). Elle est une part non négligeable de ce que Marshall McLuhan (Marshall McLuhan, Quentin Fiore, *Guerre et paix dans le village planétaire*,

Paris, R. Laffont, 1970 [1968]) a désigné sous le nom de *village planétaire*. De nos jours, plus personne n'habite seulement dans un quartier, dans une ville ou dans un département. Tous les êtres humains sont de plus en plus des citoyens du monde avant d'être des ressortissants de telle ou telle nationalité.

La troisième partie de l'ouvrage met en évidence le lien indissoluble qui unit la problématique urbaine et les questions sociales (ou sociétales) dès lors qu'on s'intéresse de près au système urbain : « on dit que l'on fabrique de l'espace. Mais cette fabrication est aussi agencement du social, "réfection" des solidarités, "édification" des ambiances » (p. 69). Comme l'observe l'auteur, les mots qui servent à décrire la mise en œuvre du « bâti » peuvent s'employer pour parler du lien social, des convivialités, des connivences et des communautés liant et reliant les individus qu'il s'agit d'y impliquer.

Ainsi forme-t-il l'hypothèse selon laquelle « la ville serait ainsi tout à la fois le lieu d'une dérégulation, des replis sur soi, des sentiments d'insécurité et le moyen grâce auquel pourraient se retrouver les sociabilités perdues (ou en voie de perte) » (pp. 69-70). Ce n'est donc qu'au prix d'un travail sur la ville et par la ville que le maintien de la cohésion sociale pourra être obtenu. C'est en tout cas le vœu – nécessairement utopique – que porte l'ouvrage de Patrick Baudry.

Alexandre Eyries

ISM, université Nice Sophia Antipolis, F-06200
alex.eyries@yahoo.fr

Valérie IGOUNET, Faurisson. Portrait d'un négationniste.
Paris, Éd. Denoël, coll. Médiations, 2012, 464 p.

Valérie Igounet offre avec cette biographie de Robert Faurisson les clés des mécanismes mentaux du principal représentant du négationnisme en France. Dans l'ouvrage, elle approfondit certains points de son précédent volume consacré à *L'Histoire du négationnisme en France* (Paris, Éd. Le Seuil, 2000).

D'abord, l'auteure présente le milieu familial dans lequel a grandi Robert Faurisson ainsi que le rôle capital joué dans sa vie par sa sœur cadette, Yvonne Schleiter, bien que toujours dans l'ombre. En effet, celle-ci est un maillon important de la construction « faurissonienne » : par exemple, elle fait le lien avec l'extrême droite. On prend conscience de l'engagement politique du négationniste. Les questions posées par l'auteure à certains de ses anciens condisciples mettent en avant l'idéologie sous-jacente dans la posture de Robert

Faurisson. On aperçoit donc que celui-ci, contrairement à ce qu'il affirme, est loin d'être apolitique : dès la fin des années 40, il avait des sympathies pour l'extrême droite, en l'occurrence, à l'époque, pour le fascisme... Il faisait alors l'apologie de l'Italie fasciste et de l'Allemagne nazie – un discours marginal, trois ans après la fin de la guerre, tenu par une extrême droite discréditée. Valérie Igounet rapporte que, dès cette époque, il montra indéniablement les signes attestant de sa haine des Juifs. D'ailleurs, des témoins se rappellent qu'il incitait ses élèves à lire *Mein Kampf*. Valérie Igounet démontre bel et bien que Robert Faurisson est d'extrême droite et antisémite, qu'il baigne totalement dans l'antisémitisme. On est donc loin de l'« homme de gauche » qu'il cherchait à promouvoir.

De fait, l'antisémitisme est un point nodal dans le monde de Robert Faurisson. Par exemple, on apprend que celui-ci se met à lire Paul Rassinier, un autre précurseur français du négationnisme, dès la fin des années 40. D'ailleurs, il entreprit à cette époque de lire son *Mensonge d'Ulysse* (Bourg-en-Bresse, Éd. Bressanes, 1950). C'est de ce moment que Robert Faurisson date son questionnement sur les chambres à gaz nazies, comme il le reconnaît lui-même dans l'un des entretiens donnés à Valérie Igounet. La petite musique négationniste fit alors son chemin pour s'imposer dans les années 60. Il va passer de la critique littéraire à la négation historique.

Ce travail de terrain est important, car cette analyse quasi ethnographique de l'environnement social de Robert Faurisson offre les clés de la compréhension de ses ressorts intellectuels et de sa psyché. Le Robert Faurisson enseignant est aussi très intéressant, car ses lubies n'étaient cachées de personne, comme la terreur qu'il faisait régner dans ses cours. Ainsi, à plusieurs reprises, des élèves se sont-ils trouvés mal à cause de l'atmosphère pénible et anxiogène présente dans ses classes. Entre 1958 et 1963, il a reçu des mises en garde écrites mettant en cause son attitude, ses propos vis-à-vis de certaines élèves et son comportement envers la direction. Des témoignages de ses anciennes élèves ont corroboré ces informations et, au fil du temps, les élèves ont de moins en moins supporté les excès de l'enseignant. Mais, au lieu d'être révoqué, il monta en grade et devint universitaire, d'abord à la Sorbonne, puis à Lyon II. Autre point intéressant, on apprend que ses rapports avec son entourage professionnel étaient pour ainsi dire inexistant. Ses collègues l'évitaient.

Il faut dire que la « méthode » de Robert Faurisson pose problème : elle n'est en rien scientifique. Il s'agit d'une lecture découlant d'une grille interprétative aux